



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

27 | 1999  
Varia

---

Isa Dardano Basso, *Meccanicismo e linguaggio in Francia nell'età dei Lumi*, Roma, Bulzoni Editore, 1998, 384 p.

Paolo Quintili

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1742>

DOI : 10.4000/rde.1742

ISSN : 1955-2416

### Éditeur

Société Diderot

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1999

ISSN : 0769-0886

### Référence électronique

Paolo Quintili, « Isa Dardano Basso, *Meccanicismo e linguaggio in Francia nell'età dei Lumi*, Roma, Bulzoni Editore, 1998, 384 p. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 27 | 1999, mis en ligne le 19 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1742>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

---

# Isa Dardano Basso, Meccanicismo e linguaggio in Francia nell'età dei Lumi, Roma, Bulzoni Editore, 1998, 384 p.

Paolo Quintili

---

- 1 Ce livre se signale pour sa grande originalité d'interprétation et pour la richesse de ses références sur un double terrain problématique : d'une part, les avatars du « mécanisme » en France qui montrent la pleine réévaluation théorique et culturelle de la « Machine » en tant que modèle heuristique, réévaluation opérée par les hommes des Lumières à tous les niveaux de leur expérience historique ; d'autre part, l'essor d'une science générale du langage (qui prendra bientôt le nom de « linguistique ») portant sur l'exploitation du paradigme mécaniste, hors des contraintes imposées par le dualisme cartésien, héritage du Grand Siècle, mais étendu à tous les problèmes concernant les langues : leurs origine, éléments, usage, enseignement, etc. La structure de l'essai de I. Dardano Basso présente cette double articulation.

Au chapitre I, intitulé « Tout est corps, tout est matière en lui ? » (p. 13-80), citant un passage l'Épître à Mlle A.C.P. ou la machine terrassée de La Mettrie, l'auteur ouvre la discussion sur le changement historique qui mène du modèle mécaniste cartésien au mécanisme moniste-matérialiste, celui de La Mettrie et d'une large partie des philosophes radicaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels Diderot occupe une place de premier rang. Une nouvelle notion de la « machine », vitalisée et organicisée, est mise en forme au courant de ce siècle. A propos du rapport entre Diderot et La Mettrie, Dardano Basso remarque : « D'Holbach, Diderot et Cabanis, même s'ils ne le reconnurent pas directement et n'épargnèrent pas les critiques les plus dures, se sont souvent inspirés de l'auteur de L'homme machine pour élaborer leurs théories » (p. 15). Dans l'affirmation de ce mécanisme matérialiste, la nouvelle alliance entre la philosophie et la médecine joue un rôle important, notamment la psycho-physiologie de l'âme. Métaphysique et morale dépendent de la physiologie, comme « l'écrivait Diderot quelques années après [La Mettrie] : "C'est qu'il est bien difficile de faire de la

bonne métaphysique et de la bonne morale, sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin” » (p. 23). Tout comme La Mettrie, en fait, Diderot « considère que la différenciation [parmi les produits de la nature] est le fruit d’une différente organisation, si l’on pense à l’étrange rêverie métaphysico-biologique de la transformation d’un chien en docteur de Sorbonne » (p. 27) dans la Réfutation d’Helvétius. Ces théories organicistes de Diderot résonnent dans l’article MÉCHANIQUE, dû à la plume d’Arnolphe d’Aumont, et comme le remarque I. Dardano Basso « d’Aumont est critique à l’égard du mécanisme [cartésien] appliqué à la médecine, il a été influencé vraisemblablement par les théories vitalistes de Diderot » (p. 32). Mais le matérialisme de Diderot ne cesse pas cependant d’être mécaniste, surtout en ce qui concerne l’analyse des activités cognitives. C’est la métaphore du philosophe comme une « machine à penser » que le grammairien Du Marsais avait formulée le premier : « Diderot n’hésite pas à définir le philosophe, en recueillant le message de Leibniz, “une machine à réflexion, comme le métier à bas est une machine à ourdissage” » (p. 34). Derrière cette entreprise de mécanisation des activités cognitives, réalisée à un niveau encore métaphorique, l’on découvre le travail de « réévaluation des arts techniques opérée par Diderot avec l’Encyclopédie » (p. 35). Le métier à faire des bas est le modèle analogique que Diderot emploie dans la construction de son matérialisme déterministe et problématique. « L’image de l’homme-automate revient maintes fois dans les écrits de Diderot : il y a Helvétius, qui ne peut s’empêcher d’écrire des traités qui auront des suites fâcheuses avec la censure, poussé par le ressort de l’organisation... ». Cette organisation mécanique des êtres est foncièrement plastique, elle est soumise à des changements continus. Et cette espèce de mécanisme a des conséquences originales dans la conception diderotienne de la liberté morale. L’homme, en tant qu’être organisé, n’est jamais positivement libre « Diderot croit dans la diversité génétique des individus et toutefois l’héritage, aussi bien que le conditionnement provenant de leur milieu, les déterminent et les privent de toute forme de liberté » (p. 37).

S’ouvre ici le discours sur le caractère « paradoxal », « contradictoire », « incohérent » etc. du matérialisme de Diderot. Était-il un vitaliste ? ou bien un mécaniste ? I. Dardano Basso donne une réponse bien nuancée : Diderot se méfie d’un mécanisme qui ne soit pas accompagné de « sensibilité », de capacité d’action et d’évolution. En ce qui concerne les êtres organisés, Diderot donc n’est ni tout à fait mécaniste (au sens cartésien) ni tout à fait vitaliste à la Bordeu : « Du reste, puisque vitalisme ne signifie pas anti-mécanisme, ces deux tendances étaient en tension dialectique, pouvaient coexister, ne s’opposaient pas entre elles [...] Il me semble cependant que l’interchangeabilité des deux interlocuteurs [La Mettrie et Bordeu] révèle un Diderot qui oscille entre iatromécanisme et vitalisme » (p. 41-43). La lecture du Rêve de D’Alembert nous montre plutôt un Diderot qui veut complexifier le mécanisme en y ajoutant le plus de « filets », le plus de « cordes » possibles à l’instrument de la vie. « Le corps-machine s’est transformé en un enchevêtrement de fibres sensibles, comme les cordes d’un clavecin ou comme les filets d’une toile d’araignée : ce sont les images par lesquelles Diderot représente le jeu subtil du rapport entre le sensible et le mécanique (...). Par un trajet différent de celui de La Mettrie, Diderot présente aussi en termes mécanistes le passage de l’être sensible à l’être pensant : de la bête-machine on est arrivé à l’homme-machine » (44-45). La vieille querelle sur la « duplicité » de la pensée de Diderot semble donc s’expliquer à la lumière de l’état des connaissances de l’époque concernant la nature de la matière vivante et avec la prudence critique propre à Diderot à l’égard et de ces théories vitalistes et mécanistes. En fin de compte « les

théories de l'école de Montpellier répondaient mieux aux exigences du matérialisme complexe et contradictoire de Diderot » (ibidem). A propos de ce caractère « contradictoire », nous avons bien des doutes sur la présence de contradictions lorsqu'on interprète de plus près les textes et les concepts théoriques de la science de l'époque, ceux que I. Dardano Basso expose avec clarté. « Matière », « mouvement mécanique », « fonctions vitales », « organisation », « machine » etc. sont des concepts qui connaissent des glissements de sens considérables à cette époque. Diderot en enregistre soigneusement les oscillations dans ses ouvrages, sans pour autant produire, nous semble-t-il, de « contradictions » dans sa pensée elle-même (p. 47). Ainsi I. Dardano Basso mentionne-t-elle le rapport de proximité entre Diderot et Cabanis, au même sujet du scepticisme face aux théories iatomécanistes et l'« attention qu'ils portent tous deux aux théories vitalistes » (p. 51). Avec la naissance de la biologie et la Philosophie zoologique de Lamarck, à la fin du siècle, « l'automate sort de la scène avec la conscience de l'impossibilité de l'application des lois du mécanisme au vivant et de la différence entre le naturel et l'artificiel, entre le vivant et l'inerte » (p. 79). Mais c'était, en effet, une sortie de courte durée, car le même Diderot contribua, avec Buffon, à une définition nouvelle des frontières du vivant, en dépassant la tripartition classique des « règnes » (animal, végétal, minéral), pour étayer déjà la bipartition entre l'animal/végétal d'une part (organique) et les minéraux (inorganique) de l'autre (ibidem). La possibilité théorique de construire des automates vivants, posée par Diderot sur l'exemple de Vaucanson, soulève la question suivante proposée dans le Rêve de D'Alembert: comment une matière inerte, inorganique, peut-elle acquérir des comportements qui sont ceux propres au vivant-sentant-pensant ? Le problème de la machine, vers la fin du siècle, sort du terrain de la biologie pour entrer dans celui des théories du calcul et du langage.

Le chapitre II : « Meccanica e metafisica » (p. 81-123) prépare ensuite la position du problème interne de la linguistique du XVIII<sup>e</sup> siècle : une science mécanique du langage est-elle possible ? Par le mot « mécanique » l'on n'entend plus la connotation négative classique (le simple travail des mains) mais une science « qui fait partie des mathématiques », capable de remonter aux principes transparents, réguliers et constants, de production des phénomènes concernant l'expérience communicative de l'homme en général. Le langage devient donc un objet d'étude privilégié, d'une science qui vise à « ramener la langue de chaque peuple qui ait atteint un haut niveau de civilisation à des canons logiques et rationnels. Cette tentative est destinée à un échec, parce que l'observation empirique montre que les langues naturelles [...] sont le domaine de l'anomalie et de l'arbitraire. Cependant, le rationalisme et l'empirisme coexistent » (p. 83-84). L'analyse de l'auteur montre donc la quête d'une langue « scientifique » ou rendue « scientifique », que le XVIII<sup>e</sup> siècle n'atteint pas, dans un champ de recherche ni cohérent, ni ordonné. Mais l'issue finale de ces efforts est d'avoir bâti une nouvelle anthropologie où se font jour, en pleine évidence, les racines linguistiques de l'unité matérielle de l'homme, même dans certaines propositions des métaphysiciens (Condillac et autres). Un exemple concerne le débat sur le langage des animaux. « En observant un Orang-outang Diderot hésite : peut-être le singe représente-t-il un stade intermédiaire entre l'homme et l'animal, son langage ressemble à celui du primitif qui est incapable d'analyser sa pensée et exprime ses besoins et sentiments avec des bredouillements confus. Mais le fait que Diderot définit "langage animal" la première phase de l'histoire linguistique du genre humain différemment de Condillac qui parlait d'un "langage d'action", cela n'est pas dû au

hasard (...) pour le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle le langage des animaux est une véritable langue » (p. 86-87). L'homme n'est pas un être isolé dans la nature quant à sa capacité de communication efficace. On apprécie encore, à propos du lien entre mécanique et métaphysique, les différences entre Diderot et D'Alembert. Pour ce dernier, il n'est pas essentiel d'enquêter sur l'usage codifié, les « mœurs » d'un langage, pour en connaître les lois d'origine, au contraire « une langue affranchie de l'usage c'est le rêve du mathématicien qui s'intéresse aux problèmes linguistiques et c'est le dilemme qui occupe le grammairien-philosophe » (p. 95). Dans ses *Réflexions sur la poésie*, D'Alembert soutint la thèse que l'art de la parole et le goût naissent de l'« esprit de sagesse » et non pas du sentiment et des passions, comme le pensait Diderot (p. 97). Les grammairiens mathématiciens bâtissent le projet d'une grammaire de la langue en tant que art-science, qui ait une base logico-mathématique sur le modèle du *Traité d'algèbre* d'A.-C. Clairaut. Il va sans dire que Diderot est très sceptique à cet égard, comme il l'était à propos de Clairaut : « un homme qui met ses rêves en équations, et qui aboutit à des résultats que l'expérience ne manque presque jamais de détruire », observe-t-il à propos de ses projets scientifiques. Il ne reste pas moins que Diderot participe du même projet de rationalisation des faits linguistiques, il est favorable à un réaménagement nécessaire du lexique et au contrôle de son extension progressive (p. 116) ; mais il est le premier à remarquer les apories et les limites dans la réalisation de ce travail ; par exemple sur la question de la langue des passions. La nouvelle langue scientifique, rationalisée et algébrisée, ne pourra jamais rendre le « cri de la passion ». « Il s'agit d'une langue qui par sa propre nature est incapable de rendre le mouvement instable des passions [...] s'oppose à ce programme [de rationalisation] un élément hors-la-loi l'énergie, l'enthousiasme. Le langage de l'art s'oppose à celui de la raison. Diderot esquisse avec efficacité la différence entre l'homme de raison et l'artiste » (p. 120). Cependant, pour marquer encore une autre de ces « oscillations », il participe avec enthousiasme à l'idéal commun des Lumières, la recherche d'une langue universelle en tant qu'instrument privilégié de communication, au delà de « la malédiction de Babel » (p. 122-23).

Le chapitre III : « Descrizione e insegnamento delle lingue » (p. 125-176) parcourt l'espace théorique où se déploie cette tentative de rationalisation du langage. La pédagogie et l'analyse descriptive des langues arrive à déceler le substrat diachronique sur lequel toutes les langues historiques se développent. Ici aussi, les hommes des Lumières, les grammairiens-philosophes, arrivent à poser des questions qui restent ouvertes encore aujourd'hui, sur la question du rapport pensée-langage : « Si l'on considère le lien étroit que pose la linguistique du XVIII<sup>e</sup> siècle entre la pensée et le langage, le mécanisme de l'acte de parole peut être considéré dans la même perspective du mécanisme de l'activité cognitive "l'étrange machine qu'est une langue et la machine plus étrange encore qu'est une tête !" » (p. 165, Diderot à Grimm). Mais le but premier de l'analyse et de l'enseignement de la langue est la diffusion du savoir comme un moyen d'émancipation du peuple, qui entraînerait sûrement une amélioration des conditions de vie de la nation entière. Diderot est l'auteur d'une de ces « planifications utopiques programmées dans son Plan d'une université pour le gouvernement de Russie » présenté à Catherine II en 1774, qui ne se réalisera (dans l'esprit mais non dans la lettre) qu'à l'époque de la Révolution. Le propos de Diderot était clair : loin de l'érudition vide, des spéculations oisives ! « En général, dans l'établissement des écoles, on a donné trop d'importance et d'espace à l'étude des mots, il faut lui substituer aujourd'hui l'étude des choses » (p. 128). Voilà alors que « les arts techniques

deviennent matière d'étude » (p. 129), telle qu'elle le sera dans l'esprit des fondateurs des Grandes Écoles en 1795.

Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle était en quête d'une bonne « grammaire générale » qui pour Diderot devait se situer « plus près du disciple que du doyen » (p. 140). La question de l'enseignement du latin est un bon exemple sur lequel les théoriciens se sont longtemps disputés, dans la célèbre polémique sur les inversions linguistiques, que Diderot aborda dans sa Lettre sur les sourds et muets (p. 147). Diderot, en tout cas, était enthousiaste à propos de l'utilité des grammaires et des dictionnaires, afin d'atteindre ce but d'une communication et d'une diffusion universelles du savoir.

Ce sujet passionnant que Diderot a pointé, ouvre sur la partie centrale de l'ouvrage de I. Dardano Basso, le chapitre IV : « Le parole nel tempo ». Comment les différentes langues se sont-elles formées dans l'histoire ? Comment le temps a-t-il pu agir sur elles ? mais surtout : quelles sont les lois qui définissent les régularités dans les changements intervenus et quelles sont, donc, les « racines » naturelles de la « langue des origines » ? Le sujet touche à une multiplicité d'approches et de solutions, parmi lesquelles émerge la proposition de Charles de Brosses, avec son célèbre *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* (1765), considéré à juste titre comme l'un des ouvrages majeurs de la linguistique « comparative » au XVIII<sup>e</sup> siècle. I. Dardano Basso cible la thèse du traité : « les langues ne sont ni un donum Dei, une révélation du divin, ni un instrument créé par l'homme lui-même pour ses nécessités, elles sont plutôt un moyen de connaissance et de communication qui ne représente pas la manifestation de la créativité humaine, mais plus simplement elles révèlent — de façon mécanique — le sens des choses » (p. 180). Oui, révéler, à travers le langage, le sens des choses elles-mêmes signifie ramener la question de la « langue des origines » sur un terrain matérialiste où l'objet d'étude (langue universelle ou « commune ») n'est pas le résultat d'une recherche humaine mais l'œuvre de la nature. Ce grand projet de naturalisation des phénomènes linguistiques, commun au Diderot de l'article *ENCYCLOPÉDIE* et des Lettres, est sans aucun doute le fruit le plus précieux du travail des grammairiens-philosophes du siècle des Lumières. Parmi eux, donc, Diderot peut être rangé à côté de De Brosses. L'enquête de la Lettre sur les sourds et muets vise à connaître l'œuvre de la nature chez ces sujets « originels », « anormaux », qui arrivent tout de même à communiquer : « ce sujet adulte frappé d'une infirmité qui lui empêche la pratique active et passive de la langue » (p. 178).

Isa Dardano Basso remarque finalement que « l'acte de foi dans la rationalité évolutive du langage se perd, au terme de ce trajet de recherche. Il n'existe pas de "mécanique" qui puisse être opposée à la dérive des langues » (p. 226). Les vertus du « mécanisme » de ce siècle, certes, ne sont pas en mesure de donner une réponse à la complexité du phénomène-langue. La voie des doctrines idéalistes du langage du XIX<sup>e</sup> siècle est ouverte ; mais dès lors le grand projet mécaniste de recherche est bâti et la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle — par ex.. la grammaire générative de N. Chomsky, la linguistique cognitive etc. — à l'aide d'une « Machine » plus puissante (l'ordinateur), va reprendre les propos de De Brosses et de Diderot au point à peu près où ils les avaient laissés.

Le chapitre V, le dernier : « Le macchine parlanti » (p. 227-301), montre la fécondité de ce projet non pas dans le champ de la biologie mais dans celui de la linguistique et notamment de la « phonologie, c'est-à-dire la science de la voix » (p. 232), fondée par Mersenne dans son *Harmonie universelle*. « Tout le long du siècle, des physiciens, médecins, anatomistes, philosophes et grammairiens observent avec une méthode scientifique le phénomène de la voix » (ibidem) et s'essaient à le reproduire

mécaniquent. Cette entreprise théorique et pratique aboutit, indirectement, en 1738, à la production des automates, dont les plus célèbres furent ceux de Vaucanson : le flûteur, le tambourin et le canard. « Le fait d'imaginer un tel automate a eu des implications de caractère métaphysique. Le refus du dualisme, au nom du monisme matérialiste, donne une voix "sacrilège" à une machine de ce type qui devient, en quelque sorte, une preuve de la capacité qu'a la matière d'articuler et de transmettre un message » (p. 233). Diderot et D'Alembert écriront une partie de l'article AUTOMATE et ANDROÏDE avec cet esprit moniste ; et le chevalier de Jaucourt aussi, à l'article VOIX, soulignera dans la même perspective l'unité matérielle de la nature qui fait parler les animaux et les machines avec les mêmes moyens mécaniques (ibidem). Après Vaucanson, il y eut beaucoup d'autres tentatives de construire des « têtes parlantes » (l'abbé Mical) et d'autres mécanismes analogues, vers la fin du siècle : l'Appendice du volume présente deux documents inédits concernant ces tentatives de Mical et un riche appareil iconographique de ces machines, tiré des ouvrages de Kratzenstein (Sur la naissance et la formation des voyelles) et de von Kempelen (Le mécanisme de la parole). Diderot développe les conséquences de cette thèse, sur la matière porteuse de message, dans le champ même de l'esthétique, avec sa doctrine du comédien insensible, qui doit être comme une machine pour réussir ses interprétations sublimes. « Le comédien qu'il nous présente dans le Paradoxe sur le comédien, dépourvu de sentiment mais non sans rationalité, est un automate capable de susciter des émotions avec sa "singerie sublime" » (p. 239). L'idée est toujours la même : rendre l'apparence, le fantôme, le rêve de la vie, dans la langue, et décrire comment elle se forme et se fixe « dans l'immobilité intemporelle souhaitée par le grammairien-philosophe » (p. 301), par des moyens transparents, humains, en fin de compte. Ainsi, I. Dardano Basso clôt son analyse détaillée par une reprise de la double image de J.P. Sérís (Machine et communication), celle de l'« horloge » et celle du « bateau à voile » comme étant les deux métaphores opposées du mécanisme au XVIII<sup>e</sup> siècle — l'une, machine « fermée », l'autre ouverte. « On pourrait saisir les deux images symboliques comme des représentations de l'utopie et de la réalité, présentes dans la conception linguistique du XVIII<sup>e</sup> siècle » (p. 304). Et c'est dans le sillage de ce « voilier mécaniste » — « marchant entre calme et tempête, courants et marées : sa route dépend de l'efficacité et de la rapidité des manœuvres d'ajustement aux situations contingentes » (ibidem) — que la linguistique de notre siècle aussi poursuit sa route.